

lui permettait de distinguer ce qui l'environnait. Il put donc contempler son fils ; et quand il eut envisagé le brave jeune homme dont les traits exprimaient tant de bonheur, de vénération et d'amour, un cri d'orgueil et de joie s'échappa de sa poitrine. Il le pressa dans ses bras, et une larme, la dernière peut-être, coula lentement sur ses joues osseuses, comme pour annoncer que, dans cet homme presque mourant, le cœur venait de se réveiller après l'intelligence et la mémoire.

Tout à coup le prisonnier repoussa son fils.

—Qu'as-tu fait de ta mère ? demanda-t-il.

Jules allait répondre, lorsque madame de Beaumont, prévenue par les soins de Boyrel, entra dans le cachot ; elle se jeta à genoux sur la paille où gisait le martyr.

—Je viens vous demander pardon pour votre père qui n'est plus ! s'écria-t-elle. Prévot de Beaumont, ayez pitié aussi de moi, car depuis plus de vingt ans j'ai cruellement expié ma faute... Mon fils, ajouta-t-elle en s'adressant à Jules, intercède pour ta mère.

Le prisonnier les regarda tous deux, et une ineffable expression de félicité se montra sur son visage. Mais, comme si cette dernière émotion eût été trop violente pour ses organes épuisés, il s'affaissa sur lui-même en prononçant des mots sans suite.

—Le voilà retombe dans ses accès, dit le geôlier avec indifférence. Maintenant vous ne pourrez tirer de lui une parole raisonnable !

—Portons-le en haut, s'écria Boyrel ; l'air de la liberté le ranimera peut-être.

Il le prit dans ses bras ; Jules soutint, avec de religieuses précautions, la tête de son père, tandis qu'Angèle soutenait en pleurant ses mains glacées. Ils montèrent l'escalier du souterrain, accompagnés de leurs amis, et ce triste cortège s'avança vers la grande porte qui donnait dans la cour principale de la Bastille.

Cette cour présentait en ce moment un aspect grandiose et terrible. Le soleil couchant dorait les créneaux des tours, mais l'obscurité commençait déjà dans l'enceinte profonde qu'entouraient ces bâtiments lugubres. Les ponts-levis baissés laissaient apercevoir au dehors la foule tumultueuse, les batteries de canons dirigées par le peuple contre la forteresse. Un nuage de poussière et de fumée planait dans une atmosphère immobile, au-dessus de ces têtes flottantes. Des gardes-françaises en brillants uniformes, des gens du peuple en vestes grises ou demi-nus, des clercs de la basoche avec leur costume écarlate, et même des ecclésiastiques en soutane noire, mais tous armés, tous glorieux de leur cocarde tricolore, la poitrine haletante de la fatigue du combat, allaient et venaient, faisant entendre des cris de triomphe et de menace, de haine et de liberté. Ça et là des cadavres étaient foulés aux pieds : à l'écart, dans les angles obscurs de la cour, gémissaient quelques blessés qu'on ne regardait pas. On avait aussi transporté là des prisonniers, arrachés comme Prévot de Beaumont aux souterrains de la Bastille. On se pressait alentour pour contempler ces victimes des passions politiques, ces squelettes vivants, qui avaient oublié leur nom et leur histoire, et dont plusieurs moururent de saisissement à la vue de la lumière du ciel.

Sans doute cet éclat lumineux, cet air libre et léger, ce mouvement et ce bruit, au sortir d'un cachot où tout était silencieux, immobile et noir, produisirent sur Prévot de Beaumont une impression non moins profonde. Il s'agita entre les bras de ses libérateurs ; son organisation débile fut sur le point de fléchir sous l'action d'une vitalité surabondante. On le déposa au haut du perron, exposé aux regards de la foule, et il resta quelques instants sans mouvement et sans voix.

Les gens du peuple qui remplissaient la cour, à la vue de cet homme effrayant de vieillesse et de maigreur, à la vue de ses soins respectueux que lui prodiguaient ce jeune soldat, cette femme en pleurs, ces amis attentifs et empressés, accoururent pour savoir qui il était. Bientôt le nom de Prévot de Beaumont fut dans toutes les bouches ; on se rappelait son

dévouement, ses souffrances. Dans ce moment d'enthousiasme, il n'en fallait pas tant pour exciter l'admiration jusqu'au fanatisme, en faveur de celui qui avait fait jadis une si terrible guerre aux accapareurs et au pacte de famine.

—Vive Prévot de Beaumont ! crièrent mille voix.

—Portons-le en triomphe autour des remparts de la Bastille ! proposa quelqu'un.

—Oui, oui, en triomphe ! répéta-t-on de toutes parts.

On voulut élever le prisonnier sur des mains entrelacées : Boyrel se jeta au-devant des enthousiastes, et s'écria en les repoussant :

—Insensés ! ne voyez-vous pas qu'il va mourir ?

Cependant cette vigoureuse constitution, qui avait résisté aux privations et aux tortures des cachots, luttait contre l'influence dévorante d'un air trop vivifiant. Bientôt elle sembla reprendre le dessus. Prévot, le premier moment passé, respira plus aisément ; on redoubla de soins pour le rappeler à lui, et on eut enfin la joie de lui voir rouvrir les yeux.

Les insurgés saluèrent par un redoublement de vivats ces symptômes favorables, et, cette fois, les acclamations ne semblaient pas frapper inutilement l'oreille de Prévot de Beaumont. Il écouta ; sa physionomie prit une expression de méditation. Tout à coup, il fit un effort, se leva debout, au grand étonnement des spectateurs, et prononça quelques mots qu'on ne put entendre.

Aussitôt le silence s'établit dans la vaste cour ; les blessés eux-mêmes retinrent leurs plaintes. Tous les regards se tournèrent vers ce cadavre vivant, à la longue barbe blanche, aux membres tordus comme s'il sortait d'une tombe étroite. Debout sur le perron, du haut duquel il dominait la foule, appuyé d'un côté sur le garde-français, de l'autre sur une femme vieille et courbée comme lui, il tendit son bras décharné vers la foule attentive :

—Le grand peuple qui a conquis la liberté, dit-il d'une voix faible et cependant distincte, le peuple qui me fait revoir la lumière du jour, ce peuple a-t-il du pain ?

Un silence morne et solennel régna encore pendant quelques minutes. Enfin, du milieu des assistants, sortit une voix lamentable qui répondit :

—Non !

Prévot de Beaumont tressaillit ; son œil s'anima, et il fit un geste sublime de colère et de pitié :

—Pourquoi donc avez-vous pris la Bastille ? s'écria-t-il...

Huit jours après, madame de Beaumont et Jules veillaient sur le prisonnier, qui, depuis cette scène, n'avait pas eu un quart d'heure lucide. On l'avait transporté dans le petit appartement de la rue du Temple, et, d'un moment à l'autre, on s'attendait à le voir expirer. Cependant, il semblait que son âme ardente ne pût quitter ce corps usé avant quelque grand événement dont l'espérance la rattachait à la terre. Elle errait sur ses lèvres pâles, prête à s'envoler vers le ciel aussitôt qu'un signal inconnu lui serait donné.

La mère et le fils pleuraient auprès de cet infortuné, qui ne leur avait été rendu que pour leur être enlevé si vite, quand Boyrel, les vêtements en désordre, essoufflé d'une course rapide, entra dans la chambre ; il s'approcha du lit où gisait le moribond :

—Prévot de Beaumont, s'écria-t-il, le pacte de famine est anéanti !... Foulon et Bertier, les chefs des accapareurs, viennent d'être mis à mort par le peuple ; les frères Leleu sont en fuite, et Pinié, le caissier de cette bande exécration, s'est brûlé la cervelle dans la forêt du Vésinet...

A cette nouvelle, Prévot se souleva sur son lit, et dit avec une douceur ineffable, en exhalant son dernier soupir :

—Adieu, mes amis ; je puis mourir... Le peuple aura du pain.

Le martyr mourut, et la famine continua. Quo la honte en retombe sur les véritables auteurs ! La postérité sait leurs noms.

FIN